

Montréal : *La Beauté du geste*

Eric Le Roy

News from the Archives

Nouvelles des archives

Noticias de los archivos

NDLR : A l'occasion du 40^e Anniversaire de la fondation de la Cinémathèque québécoise, la cinéaste montréalaise Jeanne Crépeau a tourné un documentaire de long métrage.

Comment montrer à l'écran la vie d'une cinémathèque, comment éviter de présenter une fois de plus le quotidien d'une archive sans tomber dans les lieux communs, les clichés journalistiques ? *La Beauté du geste* de Jeanne Crépeau répond en grande partie aux craintes que l'on pourrait avoir : son film ne manque pas d'idées nouvelles, et il est original dans la mise en scène.

Le spectateur est conquis d'emblée dès la première séquence : une intrusion étrange dans le monde du cinéma muet (traduction des intertitres de *La Divina-Inferno*, 1911, recherches et préparation de la projection accompagnée au piano) nous plonge dans l'histoire du cinéma et la naissance des cinémathèques. Cette idée du Musée vivant, de la collection et de la diffusion baigne ce documentaire qui emploie une écriture narrative pour décrire l'activité de la cinémathèque québécoise à travers ses différents services : sous titrage explicatif sur un bandeau noir en bas du cadre pour préciser telle ou telle intervention (Robert Daudelin, Pierre Jutras, Johan Van der Keuken, Freddy Buache, Michel Brault, Paolo Cherchi Usai...), voix in et off, extraits de films...

Se pose tout de suite la question des écoles, des personnes et des théories : les approches de Ernst Lindgren (British Film Institute), de Jacques Ledoux à Bruxelles, de la George Eastman House de Rochester permettent de situer la Cinémathèque québécoise dans une histoire et un contexte international. Jeanne Crépeau, suivant le parcours d'un film à identifier, croise le quotidien d'une archive et ne cesse de questionner les méthodes, les courants, les techniques sans être jamais rébarbative. Elle ne cesse, tout au long de son travail (qui mêle enquête, découverte, information) de questionner l'histoire du cinéma, sa technique, sa conservation à long terme, la programmation, la pédagogie en l'inscrivant dans le monde de l'Archive et de l'Avenir. Nous assistons à ce sujet à de beaux moments : sur le respect des formats, avec la diffusion d'un même film (*The Searchers*, John Ford, 1956) avec des cadres différents selon les copies, un extrait de *Moi, un noir* (Jean Rouch, 1958) en regard de la caméra utilisée par Jean Rouch pour mettre en valeur muséographie et esthétique du cinéma.

Lorsque l'on visite les lieux de conservation à Boucherville (consommation d'électricité, température, locaux, caisson de décompression filmés comme une usine atomique) nous sommes dans le documentaire industriel, puis dans le film de création lors de la découverte des lettres patiemment conservées dans le fonds d'archives papier, des voix off (contemporaines) nous propulsent dans le passé avec Fritz Lang, Abel Gance, Jean Cocteau, Walter Lanz. La cinéaste fait

ici œuvre de création. Avec ce parcours, ces aller-retour entre passé-présent, c'est l'envers du décor qui est visité par les frères Dardenne (circulant dans les allées, évoquant le problèmes des copies détruites après distribution, la cabine de projection, la bibliothèque...) ou Nicolas Philibert dans une séquence originale : des chuchotements de spectateurs dans la salle vide donnent vie à des fauteuils ensuite habités lors d'un débat avec le cinéaste.

Le film de Jeanne Crépeau témoigne du sérieux de l'archive, du souci de la programmation et fait œuvre de création elle même par son approche d'un sujet habituellement pesant pour les connaisseurs. De quoi vivifier et dépoussiérer le film documentaire et redonner du souffle à l'image rébarbative des cinémathèques. La cinéaste termine son documentaire avec un point de vue important : poursuivant son analyse, elle évoque la situation dramatique récente (baisse de subventions, mise au chômage partiel, arrêt de certaines activités...) de l'une des cinémathèques les plus actives et professionnelles. Triste fin pour un film résolument inscrit dans l'intimité du regard : « La première fois que je suis venue à la Cinémathèque, je n'avais pas dix-huit ans. J'étais venue voir, presque en cachette, *On est au coton* de Denys Arcand. Je n'étais pas cinéaste et je n'avais pas idée de le devenir. Vingt-cinq ans plus tard, le cinéma m'a rattrapée ».

La Beauté du geste

Jeanne Crépeau, Box films, Canada, 2004, 97 minutes, couleurs.